



Alter

Revue de phénoménologie

25 | 2017
L'Histoire

Histoire sédimentée, histoire ouverte : un autre chiasme ?

Judith Revel



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alter/455>

DOI : 10.4000/alter.455

ISSN : 2558-7927

Éditeur :

Association ALTER, Archives Husserl (CNRS-UMR 8547)

Édition imprimée

Date de publication : 3 décembre 2017

Pagination : 115-134

ISBN : 978-2-9550449-3-3

ISSN : 1249-8947

Référence électronique

Judith Revel, « Histoire sédimentée, histoire ouverte : un autre chiasme ? », *Alter* [En ligne], 25 | 2017, mis en ligne le 01 décembre 2018, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/alter/455> ; DOI : 10.4000/alter.455

HISTOIRE SÉDIMENTÉE, HISTOIRE OUVERTE : UN AUTRE CHIASME ?

Judith Revel

Quand, en 2010, Claude Lefort publie le volume des *Œuvres* de Merleau-Ponty en collection Quarto, il choisit de placer l'éditorial par lequel Merleau-Ponty inaugure, en 1945, la revue *Les Temps Modernes*, en tout début de volume. Ce texte, c'est « La guerre a eu lieu », qui ouvre, dans les *Œuvres*, une première partie, consacrée à « L'intelligence de l'histoire et le jugement politique à l'épreuve des événements ». La seconde partie, consacrée à « L'interrogation philosophique », s'ouvre quant à elle sur la *Phénoménologie de la perception*.

Le choix de Lefort est un geste délibéré. Dans le texte « Maurice Merleau-Ponty » écrit en 1974 pour le tome III de l'Encyclopédie de la Pléiade, *Histoire de la Philosophie*, et placé à nouveau au début du volume de 2010 en guise de préface, après une analyse de la pensée de Merleau-Ponty comme philosophie de la vision, Lefort note : «

Il [Merleau-Ponty] écrit sur la politique et sur l'histoire, mais c'est toujours à l'expérience de la perception qu'il revient pour rouvrir leur définition. Dès *Sens et non-sens*, dès *Humanisme et terreur*, il doute que nous puissions jamais nous délivrer de la contingence d'une situation et d'une perspective. C'est, fait-il entendre, pour la même raison que le champ social et historique et que le monde sur lequel ouvrent nos yeux sont inépuisables ; pour la même raison que la perception et l'action ne s'assurent jamais de leur objet ; et pour la même raison encore que nous ne pouvons renoncer à la notion d'une vérité historique ni abandonner notre foi au visible.

Et un peu plus loin :

Ainsi dira-t-il dans l'un de ses essais que perception, histoire, et expression ne peuvent être démêlées. Et dans une note, il ira jusqu'à affirmer : « Le problème de savoir quel est le sujet de l'État, de la guerre, etc. (sont) exactement du même type que le problème de

L'histoire

savoir quel est le sujet de la perception : on ne résoudra la philosophie de l'histoire qu'en résolvant le problème de la perception » (*Le Visible et l'invisible*, Notes de travail, « 20 mai 1959 »)¹.

C'est à ce lien entre la représentation, que nous pensons à la fois inédite et formidablement innovatrice, de l'histoire et l'interrogation sur la perception qu'il s'agit de revenir aujourd'hui, en suivant l'indication précieuse de Claude Lefort, mais en tentant paradoxalement d'en inverser la séquence – et en prenant pour ainsi dire les choses « par l'histoire ».

Quand Merleau-Ponty écrit « La guerre a eu lieu », en juin 1945, le conflit vient de prendre fin, et les atrocités commises commencent à être sues. Pourtant, au lieu de postuler que toute histoire est désormais défaite, que toute confiance en les hommes est à présent interdite, que tout espoir doit porter le deuil de sa propre aspiration – comme beaucoup l'ont déclaré au lendemain de la guerre, assignant dès lors à l'exercice de la philosophie la seule reconnaissance de cette impossibilité radicale –, ou bien, au contraire, de soutenir que seule l'acquisition d'une pleine conscience réflexive permettra aux hommes de prendre enfin la mesure tout à la fois de leur propre situation et du plan objectif dont ils participent, Merleau-Ponty choisit de repartir des gestes et des relations que les hommes et les femmes ne cessent de mettre en œuvre, c'est-à-dire de la vie-même. C'est en effet, et très étonnamment, à cette vie-là qu'il est demandé de devenir l'espace du politique, parce que c'est la vie qui tisse inéluctablement la trame de l'histoire ; et c'est par la vie qu'il nous appartient à nous, vivants, d'en construire les paysages encore à venir.

Nous n'avions pas tort, en 1939, de vouloir la liberté, la vérité, le bonheur, des rapports transparents entre les hommes, et nous ne renonçons pas à l'humanisme. La guerre et l'Occupation nous ont seulement appris que les valeurs restent nominales, et ne valent pas même sans une infrastructure économique et politique qui les fasse entrer dans l'existence – davantage : *que les valeurs ne sont rien, dans l'histoire concrète, qu'une autre manière de désigner les relations entre les hommes telles qu'elles s'établissent selon le mode de leur travail, de leurs amours, de leurs espoirs, et, en un mot, de leur coexistence*².

Rien n'est ici en dehors de l'histoire entendue comme *concret* du monde. Bien entendu, cela signifie que l'histoire implique des effets de détermination dont il est essentiel de comprendre la dynamique :

¹ Claude Lefort, « Préface », in M. Merleau-Ponty, *Ceuvres*, Paris, Gallimard, « Quarto », p. 15.

² M. Merleau-Ponty, « La guerre a eu lieu », in *Sens et non-sens*, Paris, Nagel, 1948, p. 308 (nous soulignons).

une « histoire déjà faite »³, pour reprendre une expression que Merleau-Ponty utilise dès le texte de 1945 – cette dimension d'un *déjà-là* historique à laquelle les hommes d'avant-guerre avaient précisément prêté si peu d'attention alors même que l'accumulation des déterminations, leur lente sédimentation stratifiée aurait au contraire dû alerter leur vigilance bien avant 1939. Mais l'histoire est également ce qui est produit par les hommes eux-mêmes selon des modalités spécifiques. Il ne s'agit pas de réaliser des principes ou des desseins donnés *en dehors* de l'histoire, ni de s'inscrire dans un devenir téléologiquement orienté depuis le fond de l'histoire elle-même : la puissance d'invention des hommes, au croisement de l'entrecroisement complexe des causalités historiques, d'une part, et de la liberté qui malgré tout leur échoit, de l'autre, désigne plutôt ce que Merleau-Ponty appelle *l'histoire de fait*. Or c'est à la jonction de *l'histoire déjà faite* et de *l'histoire de fait* que se joue sans doute l'originalité de la pensée merleau-pontienne.

« La guerre a eu lieu » est un texte étonnant. En effet, l'analyse de 1945 semble déjà contenir en germe les éléments qui détermineront la position du philosophe, huit ans plus tard, et qui expliqueront en grande part les raisons de la rupture avec Jean-Paul Sartre. Désaccord politique au premier chef, sans doute ; mais aussi et indissociablement désaccord philosophique. Une « dispute », donc – sans doute le terme est-il ici inexact, puisqu'il en va sans doute autant du malentendu que de la polémique, du ferrailage entre amis que d'une clarification trop longtemps différée – qui a été politique en ce qu'elle engageait immédiatement une certaine idée de ce qu'est le champ de la compréhension, du jugement et de l'action. Mais une dispute tout autant philosophique en ce qu'elle mobilisait deux différentes manières de penser l'histoire, la liberté et la responsabilité des hommes. Au moment le plus aigu de la polémique, en juillet 1953, c'est-à-dire dans l'échange des lettres (deux lettres de Sartre, une lettre de Merleau-Ponty)⁴ qui débouchera bientôt sur le long éloignement auxquels s'astreindront les deux hommes pendant des années, l'argumentation que développe Merleau-Ponty en réponse aux accusations sartriennes tourne essentiellement autour de la double question du rapport à l'histoire et du statut de l'événement.

La lettre merleau-pontienne, enchâssée entre les deux lettres de Sartre, mériterait en elle-même un commentaire détaillé tant elle est

³ *Ibid.*, p. 282.

⁴ « Sartre, Merleau-Ponty : les lettres d'une rupture », in M. Merleau-Ponty, *Parcours deux (1951-1961)*, Lagrasse, Verdier, 2000.

riche et complexe. On se limitera ici à prendre en considération sa seconde partie – quand, cessant d'être une réponse aux reproches de Sartre, elle se constitue en proposition autour de deux points : le rapport que l'on peut établir à l'histoire et le rapport que l'on peut établir à son propre présent – à la fois comme philosophe et comme homme (l'une et l'autre chose n'étant pas, pour Merleau-Ponty, séparables).

Premier point : il s'agit de distinguer entre une « mauvaise » et une « bonne » conception de l'actualité, ou plus exactement entre un rapport à l'*actualité* et un rapport au *présent*. Pour Merleau-Ponty, l'*actualité* est un rapport de trop grande proximité à ce qui advient, une chronique non problématisée des faits, une sorte de « journalisme » aveuglé par le flux continu de l'information tel qu'il nous est livré quotidiennement ; alors que le rapport au *présent* implique une distance critique qui permet tout à la fois un diagnostic et une déprise, une cartographie de l'état présent des choses et la construction d'hypothèses d'intervention politique. Le « mauvais » rapport à l'actualité implique immédiatement une sorte de réactivité permanente, une logorrhée de commentaires et de prises de position ponctuelles, la dispersion sans recul dans une infinité d'engagements dont aucun ne cherche en réalité jamais à questionner sa propre efficacité politique au-delà du très court terme. C'est la « réactivité » extrême de Sartre qui est ici visée, ou plutôt l'idée sartrienne que seule la méthode de ce que Merleau-Ponty appelle « l'engagement continué (au sens cartésien) »⁵ peut définir le rapport politique à ce qui advient sur la scène du monde.

Pour Merleau-Ponty, le danger est précisément de se faire littéralement « piéger » par l'événement. Sartre en est sans cesse fasciné, ébloui, et cet aveuglement l'empêche de prendre en considération tout ce qui ne serait pas directement impliqué dans cette considération rapprochée de l'immédiat. Or le revers de cette passion pour la pure chronique des événements, est que celle-ci exige – pour ne pas abdiquer toute prétention à produire de l'intelligibilité – une théorie générale qui en justifie *a priori* l'analyse. Du même coup, la distance entre ce qui se produit effectivement et les raisons du jugement que l'on formule à propos des faits devient paradoxalement démesurée : la ponctualité de la référence aux faits s'adosse nécessairement à une représentation générale de l'histoire telle qu'elle ne peut pas ne pas se dérouler – et qui, si l'on se souvient des termes mêmes qui étaient

⁵ *Ibid.*, p. 148.

ceux de Sartre dans *Les Communistes et la paix*⁶ – texte fondamental dans le dispositif de rupture entre les deux hommes en amont des lettres de 1953 – nous appelle « du fond de l'avenir »⁷ où elle est en réalité déjà parvenue.

Il en résulte au moins deux conséquences, qui sont pour Merleau-Ponty inacceptables.

La première est qu'à trop considérer l'actualité depuis le « fond de l'avenir », on en perd l'urgence de penser précisément le présent pour lui-même : « Quand on est trop net sur l'avenir, on ne l'est pas dans le présent. [...] Tu as une facilité à construire et à habiter l'avenir qui t'est toute personnelle »⁸. La seconde, en revanche, tient à l'impossibilité de rectifier les prises de position ponctuelles que l'on aurait prises, puisque celles-ci sont « adossées » à un schéma bien plus large et impliquant l'histoire tout entière. Sartre est tout entier du côté de cette impossibilité à revenir sur ses propres positions, quand Merleau-Ponty considère bien au contraire l'erreur de jugement comme faisant partie de la saisie du présent : parfois, celle-ci exige en effet qu'on admette s'être trompé précisément parce que la politique n'est pas la morale (on reconnaît ici le lointain écho de la lecture merleau-pontienne de Machiavel)⁹, et qu'elle tâtonne parfois dans le dédale des choses qui adviennent.

Au rebours du « mauvais » rapport à l'actualité, ce que Merleau-Ponty appelle « le présent » se définit par un autre rapport à l'événement. Cela ne signifie nullement abandonner la référence aux faits devant lesquelles l'actualité nous place, ni même abdiquer toute curiosité – non plus que tout sentiment d'urgence – devant la chronique politique. Mais entre ce qui se produit et l'analyse qu'on en livre, un type de problématisation plus complexe est nécessaire ; une mise à distance qui doit permettre de construire de véritables hypothèses – c'est-à-dire aussi des évaluations, des interprétations, des interventions. Le rapport à l'histoire immédiate sous la forme du

⁶ J.-P. Sartre, « Les Communistes et la paix » (I et II), *Les Temps Modernes*, n° 81, juillet 1952, p. 1-50 ; n° 84-85, octobre-novembre 1952, p. 695-783. La troisième partie du texte sera publiée plus tardivement dans le n° 101 de la revue, en avril 1954. Le texte en son entier est repris dans J.-P. Sartre, *Situations*, VI, Paris, Gallimard, 1964.

⁷ La phrase exacte de Sartre est en effet la suivante : « [L'ouvrier] ne décide pas d'agir, il agit, il est action, *sujet de l'histoire, il voit le but dernier*, il le touche : on réalisera de son vivant la société sans classes. *La réalité immédiate, c'est l'Avenir ; considérés du fond de l'avenir* les intérêts privés sont des ombres abstraites ; la mort même ne fait pas peur : c'est un événement très personnel qui doit lui arriver *au milieu de cet Avenir* qu'il possède en commun avec tous » (nous soulignons), *Situations VI, op. cit.*, p. 185-186.

⁸ « Sartre, Merleau-Ponty : les lettres d'une rupture », *op. cit.*, p. 154 (lettre de Merleau-Ponty du 8 juillet 1953).

⁹ M. Merleau-Ponty, « Note sur Machiavel », in *Signes*, Paris, Gallimard, 1960, p. 267-283.

présent s'identifie pour Merleau-Ponty à cet espace d'interrogation ménagé entre le fait brut et l'évaluation dont celui-ci doit faire l'objet : une sorte d'interstice, de « jeu » entre les éléments du jugement politique (les faits, d'une part ; ce que l'on croit y reconnaître ou que l'on décide d'en penser, de l'autre). C'est cet interstice qui est précisément le lieu du politique.

D'une part, à prendre la partie (l'événement) pour le tout (l'histoire), on fausse donc inévitablement le jugement politique que l'on en tire. D'autre part, et de manière plus générale, une évaluation politique est toujours complexe et stratégique : elle requiert une vue d'ensemble où plusieurs éléments dynamiques – liés par des causalités différentes et plus ou moins visibles, par des rapports de force inégalement explicites – sont en jeu. La seule manière de comprendre et de juger un fait historique est par conséquent de restituer le plus complètement possible le faisceau de déterminations au croisement desquelles il s'inscrit, c'est-à-dire de le réinscrire dans une épaisseur qui est ce qui constitue l'histoire en tant que telle. Et en même temps – c'est sans doute là qu'émerge l'originalité de Merleau-Ponty –, tout événement, de la même manière qu'il est *le produit de cette épaisseur complexe de l'histoire*, est aussi susceptible d'y représenter *un point de bifurcation, une ouverture, une inauguration*. Il n'y a pas à choisir entre ces deux propositions : la difficulté, pour notre pensée, est de penser leur simultanéité.

Simultanéité, donc. Tout événement ne peut se comprendre sans l'accumulation des choses faites – un *déjà-là* historique qui en détermine tout à la fois la possibilité et la consistance. Mais tout événement *ne peut pas ne pas*, en tant que tel (et parce qu'il est, en lui-même, le point de départ absolument singulier d'un nouvel équilibre des forces, d'une nouvelle ligne causale, de nouveaux effets politiques), rouvrir l'histoire dans laquelle il se situe et par laquelle il est déterminé.

Le double refus d'une histoire téléologique (encore une fois : nul appel du fond de l'avenir) et d'une réduction à des schémas mobilisant des causalités simples, extrêmement marqué chez Merleau-Ponty, donne précisément sa valeur au présent qu'il s'agit dès lors d'analyser pour lui-même. Le présent, c'est encore et toujours, et sans feinte possible, le produit d'une « histoire déjà faite ». Mais c'est aussi, à tout instant, la possibilité, dans ce long empilement de déterminations, dans cette stratification lente de choses accomplies et de faits advenus dont le poids s'accumule, dans cette histoire sédimentée et que pourtant rien n'oriente *a priori*, de bifurquer, de sortir des traces qu'on croyait avoir reconnues, de frayer de nouveaux

sillons. En somme : l'histoire comme faisceau de déterminations complexes *et* comme ouverture à la différence. Dans la lettre du 8 juillet 1953, c'est explicitement sous le signe de l'ouverture que ce qui n'est jamais totalement déterminé par avance se présente :

Je vis plutôt dans le présent, en le laissant *indécis et ouvert*, comme il est. [...] Mon rapport avec le temps se fait surtout par le présent, voilà tout. Je ne songe pas à te l'imposer. Je dis seulement qu'il a sa valeur et je n'admets pas qu'on en fasse une faute¹⁰.

L'indécision et l'ouverture dont il s'agit ici ne signifient nullement le choix de l'aléatoire et l'indétermination, ni la volonté de vouer l'histoire à l'irrationalité : il existe bien des lignes causales et des rapports de force, des effets de réalité et des agencements complexes qui requièrent l'analyse – et, de ce point de vue, le refus de Merleau-Ponty de se focaliser sur les événements en tant que tels signifie aussi la volonté de dire que jamais un fait ne suffit en lui-même à exprimer sa propre vérité. Un événement n'est jamais une épiphanie, et il faut précisément le passage à une dimension plus large – une perspective d'ensemble, une périodisation de moyen ou de long terme – pour en discerner l'importance et le sens. « J'entrevois là une action d'écrivain qui consiste à faire le va-et-vient entre l'événement et la ligne générale, et non pas à affronter (dans l'imaginaire) chaque événement comme s'il était décisif, unique et irréparable »¹¹, argumente alors Merleau-Ponty : il s'agit bien d'opposer aux « prises de position hâtives » des « études d'ensemble »¹². Le débat est au fond tout entier dans cette divergence : là où l'attention exclusive de Sartre pour les événements au fur et à mesure qu'ils se présentent, et l'exigence qui est la sienne de s'engager ponctuellement à chaque occasion, reposent paradoxalement sur une conception de l'histoire qui en rende possible par avance (par « principe ») le jugement, et qui en fournisse dès à présent le principe d'intelligibilité, Merleau-Ponty pose à la fois le refus de l'événement en tant que tel (parce qu'il y a de la causalité complexe dans l'histoire) et celui d'une représentation téléologique, non ouverte, de l'histoire se faisant, c'est-à-dire la transformation d'une *histoire se faisant* en une *histoire s'accomplissant*.

C'est en réalité ce qui émergeait probablement déjà dans la conférence que Merleau-Ponty avait donnée au Collège philosophique le 29 mai 1953, et dont le titre était « Philosophie et politique aujourd'hui ». Sartre avait été – il le dit lui-même – ulcéré par le compte-

¹⁰ M. Merleau-Ponty, « Lettre du 8 juillet 1953 », *op. cit.*, p. 154.

¹¹ *Ibid.*, p. 148.

¹² *Ibid.*, p. 147.

rendu de la conférence publié dans le numéro de *L'Express* du 6 juin 1953, qui se faisait l'écho des critiques très dures formulées par Merleau-Ponty à son égard.

Le texte de la conférence n'a pas été conservé, mais Merleau-Ponty joint à sa lettre de juillet 1953 le schéma développé de celle-ci. Or qu'y lit-on ? Toute la première partie y semble consacrée à la conception, que Merleau-Ponty qualifie de « classique », des rapports entre philosophie et politique : la philosophie y est alors décrite comme la « possession de l'universel »¹³ censée envelopper la politique et en rendre raison. Cet enveloppement de la politique par la philosophie – mieux encore, cette manière de considérer, comme le dit Merleau-Ponty, « l'histoire comme un déguisement de la philosophie »¹⁴ – repose de fait sur la conviction que la philosophie possède le pouvoir de totaliser en permanence l'histoire à partir d'une conscience aigüe de son achèvement – et c'est, dans l'analyse de Merleau-Ponty, à Hegel qu'il faut avant tout penser. Or, reprend Merleau-Ponty, c'est à Marx que revient de briser l'idée que seule la reconnaissance du tout de l'histoire (son achèvement) est la condition de la perception du mouvement de sa totalisation. La fin de l'histoire (son *telos*) doit cesser d'être ce à partir de quoi il faut penser le mouvement de sa réalisation. Le *tout* et la *totalisation* doivent en quelque sorte être dissociés.

Dans la seconde partie de la conférence, consacrée à « aujourd'hui » et à la crise de l'idée de révolution, l'apparition, presque « en passant », de la référence à Lukács, doit alors bien évidemment retenir l'attention – parce que la dissociation entre tout et totalisation est précisément déjà au cœur des analyses d'*Histoire et conscience de classe*, en particulier de son premier texte, « *Qu'est-ce que le marxisme orthodoxe ?* »¹⁵. Sans doute, la citation entre les lignes d'une autre façon d'envisager l'histoire – de manière causale et pourtant ouverte, totalisante et pourtant sans qu'un tout final ne soit jamais considéré comme acquis, dialectique et pourtant non téléologique – n'est-elle pas encore totalement assumée par Merleau-Ponty en ce mois de juillet 1953. De fait, Lukács est ici cité à propos de ses travaux sur « l'art et la littérature »¹⁶, et non pas, comme cela sera le cas dans *Les aventures de la dialectique*, deux ans plus tard, comme une référence philosophique et politique centrale à l'intérieur d'une discussion plus

¹³ *Ibid.*, p. 158.

¹⁴ *Ibid.*, p. 158.

¹⁵ G. Lukács, *Histoire et conscience de classe*, trad. K. Axelos, Paris, Les Éditions de Minuit, 1960. Le livre, publié en 1923, n'a reçu de traduction française que tardivement : c'est donc en allemand que Merleau-Ponty lit très évidemment l'ouvrage.

¹⁶ M. Merleau-Ponty, « Lettre du 8 juillet 1953 », *op. cit.*, p. 161.

large sur les lectures de Marx – et sur le fond d'un débat plus large encore sur les manières de se représenter l'histoire. Il n'en reste pas moins que, si l'on renonce à considérer l'histoire comme un tout dont il faudrait dévoiler le mouvement de réalisation inéluctable, et si, au contraire, on en fait cette trame épaisse des gestes des hommes, alors il faut bien y réintroduire à la fois une causalité non téléologique et une ouverture permanente. Pour Merleau-Ponty, Sartre est encore du côté de la velléité d'un « dévoilement » (« L'action même politique de Sartre reste une "action de dévoilement" »)¹⁷, là où sa propre position se situe au contraire « dans la couche épaisse »¹⁸ de ce qui, n'étant ni pure pensée, ni pure factualité, tresse ensemble les événements et les lignes causales que nous y discernons, l'histoire en train de se faire et la possibilité toujours présente d'une bifurcation – ce que nous choisissons d'appeler encore une fois une *ouverture* –, sédimente les strates historiques, les niveaux de détermination, mais y situe paradoxalement le principe d'une excédence.

On assiste par conséquent à un triple déplacement : une critique radicale de toute téléologisation de la pensée de l'histoire ; une réarticulation inédite de ce qui est déterminé par l'histoire, d'une part, et de ce qui a la puissance d'en modifier les déterminations, de l'autre ; et – c'est là un point qui mériterait des analyses infiniment plus amples – un refus de la dialectisation sans reste du réel historique, si par dialectisation on entend, comme semble le faire Merleau-Ponty, l'inéluctabilité du moment de la synthèse. La synthèse s'oppose ici à l'ouverture, l'*Aufhebung* à l'excédence : la dialectique est, on le sait, l'objet du cours que Merleau-Ponty tiendra au Collège de France deux ans plus tard, en 1955-1956¹⁹, et reviendra fortement dans les analyses inachevées du *Visible et l'invisible*²⁰, pour laisser la place à une « hyperdialectique » – précisément une dialectique *sans synthèse*.

Or à l'origine de cette pensée de l'histoire « ouverte », de la possibilité de cette « prose de l'histoire », il y a – c'est en tout cas l'hypothèse que nous aimerions soutenir – l'importance du modèle linguistique saussurien ; puis l'exploration de la littérature et de la peinture et l'émergence de la notion d'expression. La référence saussurienne permet à Merleau-Ponty d'accomplir une série d'opérations dont

¹⁷ *Ibid.*, p. 164.

¹⁸ *Ibid.*, p. 163.

¹⁹ M. Merleau-Ponty, « La philosophie dialectique (1955-1956, cours du jeudi) », in *Résumés des cours (Collège de France, 1952-1960)*, Paris, Gallimard, « Tel », p. 77-84. L'édition critique du cours devrait bientôt être achevée.

²⁰ M. Merleau-Ponty, *Le Visible et l'invisible*, Paris, Gallimard, 1964.

l'une est particulièrement importante pour le passage de la dialectique à l'hyperdialectique : se débarrasser d'une idée trop hégélianisée du « négatif » et faire valoir en lieu et place de ce négatif-là la négativité saussurienne : la productivité du rapport diacritique, inscrite dans la structure du signe avant de l'être dans la chaîne linguistique, c'est-à-dire encore la capacité pour la langue tout à la fois de s'enraciner dans le réservoir sans fin des significations disponibles et d'innover littéralement le sens.

Chez Merleau-Ponty, l'*expression* est précisément ce qui réussit à dépasser l'usage conventionnel du langage par un processus d'invention en vertu duquel le mouvement même d'une langue (c'est-à-dire en réalité l'expérience expressive d'un sujet parlant) inaugure et fixe les significations. D'où, on s'en souviendra, la distinction entre deux types d'expériences : celle d'une « langue prosaïque » (instrumentale) et celle d'une « prose » expressive ; celle d'un « langage constitué » et celle d'un « langage constituant ». L'*expression* est le nom que Merleau-Ponty attribue à la seconde, c'est-à-dire « non pas ce travail dérivé qui substitue à l'exprimé des signes donnés par ailleurs avec leur sens et leur règle d'emploi, mais l'opération première qui d'abord constitue les signes en signes, fait habiter en eux l'exprimé par la seule éloquence de leur arrangement et de leur configuration, *implante un sens dans ce qui n'en avait pas*, et qui donc, loin de s'épuiser dans l'instant où elle a lieu, *inaugure un ordre, fonde une institution ou une tradition* »²¹. L'*expression*, c'est la possibilité de rendre composibles, co-pensables, l'innovation et la tradition.

En 1953-1954, Merleau-Ponty consacre ses deux cours au Collège de France au *Problème de la parole*, d'une part, et aux *Matériaux pour une théorie de l'histoire*, de l'autre. Le parallélisme des deux lignes de réflexion est bien évidemment à prendre au sérieux. Il suffit ainsi de se livrer à un petit jeu de substitution, et de remplacer les mots *parole* et *langue* par les mots *événement* et *histoire*, au tout début du résumé du premier cours, pour avoir l'idée de la proximité des réflexions merleau-pontiennes dans les deux champs, et du problème double autour duquel le philosophe tourne en réalité désormais. Voici donc le début du résumé consacré au *Problème de la parole* : « La parole ne réalise pas seulement les possibilités inscrites dans la langue. Déjà chez Saussure, en dépit des définitions restrictives, elle est loin d'être un simple effet, elle modifie et soutient la langue tout autant qu'elle

²¹ M. Merleau-Ponty, « Le langage indirect et les voix du silence », in *Signes, op. cit.*, réed. « Folio », p. 108.

est portée par elle »²². Mais ce pourrait être aussi : *l'événement ne réalise pas seulement les possibilités inscrites dans l'histoire. Il est loin d'être un simple effet, il modifie et soutient l'histoire tout autant qu'il est porté par elle*. Le problème de la théorie de l'histoire que Merleau-Ponty essaie de produire tient précisément à cela : en refusant de choisir entre une vision purement déterministe de l'histoire et une conception, au contraire, totalement « aléatoire » et contingente, c'est-à-dire entre l'immobilité d'une histoire d'autant plus figée qu'elle se considère comme saturée de déterminations et une événementialité dispersée, entendue comme la douloureuse contrepartie de la totale liberté des hommes, il s'agit moins d'indiquer une « troisième voie » que de tenter de penser *ensemble* des polarités jusqu'alors considérées comme irréductiblement opposées.

Il est significatif que Merleau-Ponty replace d'emblée le problème à l'intérieur d'une argumentation qui touche avant toute chose « les discussions traditionnelles du matérialisme historique ». La question de la compossibilité des déterminations et de l'événement est précisément ce dont il s'agit de faire la pierre de touche d'un nouveau matérialisme qui refuse toute téléologie et qui, s'il conserve la référence à la dialectique, la conçoit dans son ouverture permanente. Ainsi, dans le résumé du cours du lundi de 1953-1954 consacré aux « Matériaux pour une théorie de l'histoire » :

Le concept d'histoire doit être dégagé de beaucoup de confusions. On raisonne souvent comme s'il y avait, face à face, une philosophie qui met dans l'homme des valeurs déterminables hors du temps, une conscience déliée de tout intérêt pour l'événement – et des « philosophies de l'histoire », qui au contraire placent dans le cours des choses une logique occulte dont nous n'aurions qu'à recevoir le verdict. Le choix serait alors entre une sagesse de l'entendement, qui ne se flatte pas de trouver un sens à l'histoire et tente seulement de l'infléchir continuellement selon nos valeurs, et un fanatisme qui, au nom d'un secret de l'histoire, renverserait à plaisir nos évaluations les plus évidentes. Mais ce clivage est artificiel : il n'y a pas à choisir entre l'événement et l'homme intérieur, entre l'histoire et l'intemporel²³.

La compossibilité des déterminations historiques et de l'événement comme *différence dans l'histoire* n'est pas seulement pensée par Merleau-Ponty selon la simple modalité de la simultanéité, comme nous y insistions plus haut, mais selon celle de l'interaction, de l'inci-

²² M. Merleau-Ponty, « Le problème de la parole », in *Résumés de cours (Collège de France, 1952-1960)*, op. cit., p. 33 (année 1953-1954, cours du jeudi).

²³ M. Merleau-Ponty, « Matériaux pour une théorie de l'histoire », in *Résumés de cours*, op. cit., p. 43.

tation réciproque. Les déterminations produisent des configurations dans lesquelles s'inscrivent nécessairement les événements ; inversement, les événements, en ce qu'ils ouvrent ces déterminations à ce qu'elles ne comprennent pas déjà, les déplacent et en modifient l'équilibre constitué. En somme : la différence est produite par l'histoire ; en retour, elle modifie l'histoire elle-même.

Or ce qui sert à Merleau-Ponty pour penser ce va-et-vient entre le déjà-là historique et l'expérimentation, sur le bord de l'« histoire déjà faite », c'est la notion de *milieu*. Encore Merleau-Ponty, dans le même résumé du cours du lundi :

Le vrai départ à faire n'est pas entre l'entendement et l'histoire ou entre l'esprit et la matière, mais entre l'histoire comme dieu inconnu – bon ou malin génie – et l'histoire comme *milieu de vie*. Elle est un milieu de vie s'il y a entre la théorie et la pratique, entre la culture et le travail de l'homme, entre les époques, entre les vies, entre les actions délibérées et le temps où elles apparaissent, une affinité qui ne soit ni fortuite, ni appuyée sur une logique toute-puissante. [...] C'est au réseau des significations ouvertes et inachevées livrées par le présent que l'invention s'applique »²⁴.

Et même si la comparaison « ne doit pas être comprise comme un organicisme ou un finalisme honteux »²⁵, il s'agit bien de souligner le mouvement d'un renvoi sans fin au regard duquel la simple question de la cause première – qui vient en premier : l'histoire déjà faite ou l'inauguration sur les bords de l'histoire ? – est absolument dépourvue de sens.

La critique d'une vision linéaire de la causalité en vertu de laquelle l'ordre ontologique, l'ordre logique et l'ordre chronologique se correspondraient nécessairement, et sur laquelle nous devrions fonder toute analyse, est une constante dans les derniers écrits de Merleau-Ponty, en particulier dans les « Notes de travail » du *Visible et l'invisible*. Plus le philosophe va de l'avant, plus il lui devient impératif de déconstruire toute causalité de type simple – A, en tant que cause, produit B, en tant qu'effet –, parce que celle-ci élimine de fait l'idée d'un rapport diacritique entre les termes eux-mêmes, et réintroduit immédiatement l'identification de termes premiers (les causes) et de termes seconds (les effets). Ainsi, dans la note de travail du « 20 janvier 1960 » : « Il faut supprimer la pensée causale qui est toujours vue du monde du dehors, du point de vue d'un Kosmotheoros... ». Ou encore, plus tôt encore dans la note « Leibniz – Décembre 1959 » : « En niant la conception de la perception-reproduction (sur mon

²⁴ *Ibid.*, p. 45.

²⁵ *Ibid.*, p. 46.

corps en soi de la chose extérieure en soi), j'ouvre l'accès à un Être brut avec lequel je ne serai pas dans le rapport du *sujet et de l'objet*, et encore moins dans le rapport de l'effet avec la cause ».

Critique de la causalité, donc – d'autant que Merleau-Ponty a appris de Saussure non seulement que la structure diacritique est productive, mais qu'elle implique le renoncement nécessaire aux termes premiers. Il n'y a littéralement rien à l'*origine* de la structure du signe : rien ne le précède *en tant que rapport*. Il y a toujours déjà du rapport (c'est ce que Derrida verra remarquablement bien à la faveur de sa propre reprise de Saussure, dans la décennie suivante, puisque le texte qu'il consacre à la *différance* » y trouve son propre fondement). La notion de « milieu » semble donc se présenter chez Merleau-Ponty comme la traduction historique, matérielle, de la diacriticité saussurienne. Le renvoi permanent d'une pensée de l'histoire (conçue tout à la fois comme déjà-là et comme inauguration) à l'analyse du langage est patent jusque dans les tout derniers écrits du philosophe : ainsi, dans la « Préface » de *Signes*, datée « février et septembre 1960 », qui accompagne, parfois de manière fort postérieure, les textes réunis dans le volume, Merleau-Ponty précise, après un long développement sur le langage, qu'il s'agit bien de réaffirmer le parallélisme avec l'histoire :

C'est sur ce modèle qu'il faudrait penser le monde historique. À quoi bon se demander si l'histoire est faite par les hommes ou par les choses, puisque de toute évidence les initiatives humaines n'annulent pas le poids des choses, et que la « force des choses » opère toujours à travers les hommes ? C'est justement cet échec de l'analyse, quand elle veut tout rabattre sur un seul plan, qui dévoile le vrai milieu de l'histoire. Il n'y a pas d'analyse qui soit dernière, parce qu'il y a une chair de l'histoire, qu'en elle comme dans notre corps, tout porte, tout compte – et l'infrastructure, et l'idée que nous nous en faisons, et surtout les échanges perpétuels entre l'une et l'autre où le poids des choses devient signes aussi, les pensées forces, le bilan événement. [...] Nous sommes dans le champ de l'histoire comme dans le champ du langage ou de l'être²⁶.

En somme : nous n'échappons pas à l'histoire mais nous y sommes puissants – voilà donc le « milieu » qui est le nôtre, le rapport diacritique qui nous constitue, le *chiasme* qui nous caractérise. Chez Merleau-Ponty, dès le début des années cinquante, le rapport entre le déjà-là des déterminations historiques (qui doit s'appliquer aux conduites, aux vies, aux pratiques, aux savoirs, aux décisions politiques, etc., et en cela les *détermine*) et la liberté d'agir dans l'histoire est

²⁶ M. Merleau-Ponty, « Préface », in *Signes*, *op. cit.*, p. 36-37.

d'incitation réciproque : nulle action n'échappe à l'histoire, et pourtant, ce sont les actions des hommes qui construisent l'histoire en inaugurant sans cesse, au cœur de l'histoire déjà faite, une histoire se faisant. Mais ce qui empêche la simultanéité de l'histoire et de l'événement (ou celle du jeu des déterminations et de l'affirmation de la liberté) d'être simplement un état d'équilibre entre deux termes opposés, c'est la dimension sur laquelle Merleau-Ponty ne cesse d'insister, et qu'il nourrit de ses analyses picturales et littéraires : l'affirmation paradoxale d'une inauguration, d'une création.

Le rapport, en tant que structure différentielle, *produit*. Telle était la leçon de la linguistique saussurienne ; tel est à présent le point central de la manière dont Merleau-Ponty tente de concevoir différemment l'histoire. L'histoire comme sédimentation de déterminations et comme processus, ne cesse jamais de produire de la différence, en avant de soi, et pour cela n'est jamais susceptible d'aucune synthèse, d'aucune *Aufhebung* ; ou encore : ce qui, parce qu'un rapport est toujours productif, c'est-à-dire inaugureur, affirme positivement de nouvelles formes d'être. L'ontologie, dont on sait qu'elle est au cœur des derniers écrits de Merleau-Ponty, est précisément l'enregistrement de cette puissance d'invention, de l'intérieur même du monde historique déjà « installé ». Il ne s'agit pas ici de réintroduire quelque chose comme une dimension métaphysique, à moins de redéfinir *aussi* ce que peut être une métaphysique – ce que, de fait, Merleau-Ponty fera dans *Le visible et l'invisible*, explicitement qualifié comme un essai d'ontologie, en déplaçant radicalement le sens du mot :

L'infinité de l'Être dont il peut être question pour moi est finitude opérante, militante : l'ouverture d'*Umwelt*. – Je suis contre la finitude au sens empirique, existence de fait qui a des limites, et c'est pourquoi je suis pour la métaphysique. Mais elle n'est pas plus dans l'infini que dans la finitude de fait »²⁷.

En somme : pour Merleau-Ponty, l'ontologie n'est, du point de vue philosophique, rien d'autre que le projet d'une pensée de l'institution – thème auquel il consacre l'un de ses deux cours au Collège de France en 1954-1955 –, à condition d'entendre par institution

ces événements d'une expérience qui la dotent de dimensions durables, par rapport auxquelles toute une série d'autres expériences auront sens, *formeront une suite pensable ou une histoire* – ou encore les événements qui déposent en moi un sens, non pas à titre de sur-

²⁷ M. Merleau-Ponty, « Notes de travail » du *Visible et l'invisible*, *op. cit.*, : « Métaphysique – Infini – Monde – *Offenheit* », mai 1960, p. 300.

Histoire sédimentée, histoire ouverte : un autre chiasme ?

vivance et de résidu, mais comme *appel à une suite, exigence d'un avenir* »²⁸.

L'institution est, de l'intérieur même de l'entrecroisement des causalités complexes qui traversent notre présent (et dont, rétrospectivement, nous projetons les lignes sur notre passé), l'introduction de « points de détermination » inédits, l'émergence de séries causales nouvelles, qui ouvrent à autant de configurations possibles.

Le regard rétrospectif sur le passé, qu'il soit celui de l'historien – de manière non indifférente Merleau-Ponty cite alors Lucien Fèbvre – ou celui du philosophe, ne peut jamais prétendre à la vérité absolue : le récit présent ne peut pas restituer parfaitement ce qui a *réellement* eu lieu ; et la considération du passé n'aboutit pas non plus à une histoire universelle possédée en totalité, dominée par la pensée. Le va-et-vient entre le présent et le passé que l'on nomme *histoire* n'est que le tableau provisoire des « diverses possibilités complexes, toujours liées à des circonstances locales, grevées d'un coefficient de facticité, et dont nous ne pouvons pas dire que l'une soit *plus vraie* que l'autre »²⁹ – comme si se jouait ici une démultiplication des configurations possibles de l'histoire. En même temps, ce qui permet de discriminer, de choisir entre ces différentes configurations possibles, c'est précisément l'ouverture à l'avenir qu'elles permettent, l'espace d'inauguration qu'elles rendent *possible* – alors même que cette possibilité d'inauguration n'est pas, au sens strict, contenue par avance dans le passé sur fond duquel elle émerge. Aucune configuration possible n'est, au sens strict, *plus vraie*, insiste Merleau-Ponty, mais nous pouvons malgré tout « dire que l'une est plus fautive, plus artificieuse, et a moins d'ouverture sur un avenir moins riche »³⁰. L'ontologie est donc bien une pensée de la production – de l'inauguration, de la création – *dans l'histoire*.

En 1955, Merleau-Ponty publie *Les aventures de la dialectique*³¹. Il ne s'agit bien entendu pas ici de commenter le livre dans son entier, mais de comprendre dans quelle mesure s'y retrouvent désormais déployés tous les thèmes qui avaient émergé lors de l'épisode de la rupture avec Sartre et les éléments de réflexion qui avaient parallèlement pris forme dans les textes sur le langage ; et la manière dont

²⁸ M. Merleau-Ponty, « L' "institution" dans l'histoire personnelle et publique », in *Résumés de cours (Collège de France, 1952-1960)*, op. cit., p. 61 (nous soulignons).

²⁹ *Ibid.*, p. 65.

³⁰ *Ibid.*, p. 65.

³¹ M. Merleau-Ponty, *Les Aventures de la dialectique*, Paris, Gallimard, 1955, rééd. « Folio ».

Merleau-Ponty les présente *ensemble*, dans un agencement complexe qui dessine une véritable théorie de l'histoire.

Quatre points en structurent l'argumentation, et reprennent ce qui se donnait jusqu'à présent sous la forme d'analyses encore éparées. Les trois premiers sont purement négatifs : ils disent de fait ce que l'histoire *n'est pas*. L'histoire n'est pas réductible à une série causale simple ; elle n'est pas téléologique ; elle n'est jamais susceptible de synthèse ; elle est dialectique si, par dialectique, on entend précisément ce que Merleau-Ponty définira quelques années plus tard, dans *Le visible et l'invisible*, comme une *hyperdialectique*, mais elle ne l'est pas si l'on inscrit dans la dialectique la nécessité de la synthèse.

La critique de la causalité est, on l'a vu, probablement pour Merleau-Ponty la première manière d'arracher l'histoire à une représentation linéaire et presque mécanique ; mais elle concerne en réalité, et plus généralement, un modèle de lecture du réel qui ne s'applique pas seulement aux « affaires humaines » mais s'étend également à la nature. La distinction entre expliquer et comprendre, dont la reprise est patente dans l'argumentation merleau-pontienne³², semble ici largement tirée du côté de la compréhension : « ces problèmes de causalité, qui n'ont déjà guère de sens dans la nature, en ont encore moins quand il s'agit de la société ». De manière intéressante, c'est alors à Marx qu'est directement attribuée l'idée que l'histoire représente en réalité un « ordre mixte », un « milieu mixte »³³. Comme il le note alors, si le Lukács d'*Histoire et conscience de classe* a rouvert des pistes que le jeune Marx avait inaugurées (avant de liquider lui-même sa première période « philosophique »), il manquait à l'histoire qu'il décrivait l'épaisseur de la complexité, et ce que Merleau-Ponty qualifie de « lenteur des médiations ».

Pour comprendre à la fois la logique de l'histoire et ses détours, son sens et ce qui, en elle, résiste à son sens, il leur restait [au jeune Marx, puis à Lukács] à concevoir *son milieu propre, l'institution, qui se développe non pas selon des lois causales, comme une autre nature, mais toujours dépendamment de ce qu'elle signifie, et non pas selon des idées éternelles, mais en ramenant, plus ou moins sous la loi, des événements*

³² En réalité, si les références à Weber et à Lukács sont permanentes dans le livre, celle à Dilthey est beaucoup moins visible. Voir à cet égard le début du chapitre II des *Aventures de la dialectique*, « Le marxisme "occidental" ». Chez Merleau-Ponty, l'opposition entre expliquer et comprendre est largement lue, à partir de Weber, comme nécessité de construire des modèles de causalité complexe requis par l'articulation entre « l'histoire déjà faite » et l'histoire se faisant, entre les effets de détermination d'un déjà-là historique et l'action libre – ou pour le moins souvent en partie indéterminée –, des hommes. C'est cette « complexité » qui est la texture même de l'histoire. Voir aussi les toutes premières pages du chapitre I, « La crise de l'entendement », p. 18-20.

³³ *Ibid.*, p. 175 (nous soulignons).

Histoire sédimentée, histoire ouverte : un autre chiasme ?

*fortuits à son égard, en se laissant changer selon leur suggestion. Déchirée par toutes les contingences, réparée par le geste involontaire des hommes qui sont pris en elle et veulent vivre, la trame ne mérite ni le nom d'esprit ni celui de matière, mais justement celui d'histoire*³⁴.

L'histoire est un *milieu* échappant à la causalité, ou obéissant pour le moins à une causalité non linéaire : si causalité il doit y avoir, c'est sous la forme de configurations changeantes, mixtes, incluant toujours aussi l'aléatoire, et où la reprise incessante du passé par le présent vaut sans doute autant que l'effet sur le présent de l'accumulation des faits passés. En somme, comme le résume Merleau-Ponty d'une expression extraordinaire, « le monde est un système à plusieurs entrées »³⁵.

Mais encore : l'histoire n'est jamais téléologiquement déterminée, elle ne reçoit aucune orientation *a priori* et ne va pas *quelque part*, au sens où elle ne *tend* vers rien et elle n'est appelée par rien qui soit déjà donné. Cela ne signifie aucunement qu'elle soit dépourvue de signification ou que, dans une sorte de sur-place épuisant, elle doive renoncer au devenir et à la métamorphose. Elle est en réalité tout entière dans un mouvement double d'accumulation de passé, et de reprise et torsion de ce passé sous la forme d'une invention présente : « L'histoire n'est pas un dieu extérieur, une raison cachée dont nous n'aurions qu'à enregistrer les conclusions ; c'est ce fait métaphysique que la même vie, la nôtre, se joue en nous et hors de nous, dans notre présent et dans notre passé »³⁶. C'est précisément cette reprise en forme de torsion déterminée *et* créative qui constitue l'histoire en devenir ; et là encore il en va avant toute chose, dans la formulation qu'en donne Merleau-Ponty en 1955, de la lecture de Marx, puisque si le marxisme trouve un sens à l'histoire, il ne faut pas

entendre par là une orientation irrésistible vers certaines fins, mais l'immanence à l'histoire d'un problème ou d'une interrogation par rapport auxquels ce qui arrive à chaque moment peut être classé, situé, apprécié comme progrès ou régression, comparé avec ce qui arrive à d'autres moments [...], bref *s'accumule avec les autres résultats du passé* pour constituer un seul tout signifiant »³⁷.

Le *tout signifiant* n'est en réalité qu'une accumulation sédimentée, retravaillée à chaque instant en une sorte d'empilement vertical, c'est-

³⁴ *Ibid.*, p. 93-94 (nous soulignons).

³⁵ *Ibid.*, p. 35. *A contrario*, chez Sartre, « [l]e monde et l'histoire ne sont plus un système à plusieurs entrées mais un faisceau de perspectives inconciliables, qui ne coexistent jamais, et que seul maintient ensemble l'héroïsme sans espoir du Je » (*ibid.*, p. 284).

³⁶ M. Merleau-Ponty, *Les aventures de la dialectique*, *op. cit.*, p. 35.

³⁷ *Ibid.*, p. 57.

à-dire le processus d'une totalisation se ressaisissant elle-même en permanence.

Nous y avons déjà insisté, c'est à Lukács que cette idée du tout comme totalisation dans l'histoire renvoie directement – c'est précisément l'idée de *totalité* lukacienne, qui décrit l'histoire comme processus ouvert³⁸, et dont Merleau-Ponty fait la base de sa propre formulation. Le même terme réapparaîtra, quelques années plus tard, dans les « Notes de travail » du *Visible et l'invisible*, quand il s'agira de formuler – contre une conception de l'histoire comme Tout déjà donné – à la fois la récapitulation permanente de l'histoire sur elle-même et son ouverture sans cesse relancée, c'est-à-dire aussi l'impossibilité de sa synthèse. Par exemple dans la note du « Dimanche 10 octobre 1959 », du *Visible et l'invisible* : « Ce qu'il faut, c'est expliciter cette totalité d'horizon *sans synthèse* »³⁹.

Enfin : qu'on ne veuille assigner à l'histoire aucun *telos* est une chose ; qu'on se refuse à lui reconnaître un mouvement sans cesse relancé en est une autre. On se souvient que l'un des reproches que Merleau-Ponty adressait à Sartre était précisément de s'être débarrassé de la dialectique, à la fois parce qu'il ne savait en réalité que faire de l'histoire, et parce que, ayant par ailleurs une conception « mythologique » de la lutte, il n'avait aucun besoin d'une véritable analyse de la matérialité des rapports de force et de la puissance du conflit social. Sartre aurait pu ne pas « manquer » l'histoire : après tout, comme le remarque Merleau-Ponty, l'histoire était précisément ce milieu qui, dès *L'Être et le néant*, s'ouvrait entre la conscience et les choses. Pourtant, dans la pensée sartrienne, l'histoire a été immédiatement recouverte par l'écoeurement, un arrière-plan placé derrière la liberté totale des hommes – un arrière-plan qui, « du fond de l'avenir », en appelait les gestes. En somme : la liberté totale (qui est essentiellement chez Sartre, comme y insiste longuement Merleau-Ponty, une liberté individuelle) va étonnamment de pair avec une histoire immobilisée – une histoire qui n'est conçue comme telle que parce qu'on l'a par avance débarrassée de la possibilité de tout devenir.

³⁸ « Car le but final n'est pas un état qui *attend* le prolétariat au bout du mouvement, indépendamment de ce mouvement, et du chemin qu'il parcourt, un "État de l'avenir" [...]. Le but final est bien plutôt cette *relation à la totalité* (à la *totalité de la société considérée comme processus*) par laquelle chaque moment de la lutte acquiert son sens révolutionnaire. [...] Une situation dans laquelle les "faits" parlent sans ambiguïté, pour ou contre une direction déterminée de l'action, cela n'a jamais existé, ne peut exister, n'existera jamais » (G. Lukács, *Histoire et conscience de classe*, *op. cit.*, p. 43-44).

³⁹ M. Merleau-Ponty, « Notes de travail » du *Visible et l'invisible*, *op. cit.*, p. 261.

Histoire sédimentée, histoire ouverte : un autre chiasme ?

Nous avons choisi de nous placer sous l'ombre portée de Claude Lefort, dont la remarque aigüe nous semblait devoir être prise au sérieux : « Il [Merleau-Ponty] écrit sur la politique et sur l'histoire, mais c'est toujours à l'expérience de la perception qu'il revient pour rouvrir leur définition ». Pour Merleau-Ponty, on le sait, le sujet de l'expérience perceptive est à la fois celui qui est amené à gérer du donné – dans la mesure où il y a une accumulation de savoir perceptif au sein du monde dans lequel il est enraciné –, et celui qui ne cesse de découvrir un monde qui ne préexiste pas à sa propre incarnation mais lui est au contraire exactement contemporain. Voilà donc qu'émerge le double statut du sujet de perception – dont Merleau-Ponty rend par exemple très clairement compte dans le rapport inédit remis à M. Guérout au moment de sa candidature au Collège de France :

Le sujet de la perception n'est pas ce penseur absolu, il fonctionne en application d'un pacte passé à notre naissance entre notre corps et le monde, entre nous-même et notre corps, il est comme une *naissance continuée*, celui à qui une situation *physique et historique* est donnée à gérer, et l'est à chaque instant de nouveau. Chaque sujet incarné est comme un *registre ouvert* dont on ne sait ce qui s'y inscrira – ou comme un *nouveau langage* dont on ne sait quelles œuvres il produira, mais qui, une fois apparu, ne saurait manquer de dire peu ou beaucoup, d'avoir une *histoire* ou un sens. La *productivité même* ou la *liberté humaine*, loin de nier notre situation, l'utilisent et la tournent en moyen d'expression⁴⁰.

L'homologie avec le statut du langage naît de cette évidence : nous sommes les gérants d'une « situation physique et historique » – ce qui signifie que nous n'échappons pas aux déterminations naturelles et culturelles de notre « situation » dans le monde – ; mais nous sommes également dans la position d'inaugurer à chaque instant le monde (l'expression « naissance continuée » est ici tout à fait remarquable). On aurait tort de croire que la métaphore du « registre ouvert » n'implique que l'attente passive d'un texte devant nécessairement s'y inscrire, un peu comme s'il s'agissait de revenir à une conception du comportement humain comme pur enregistrement de *stimuli* externes et comme réaction à ceux-ci. La position que formule Merleau-Ponty est tout autre : ce sur quoi il faut insister, c'est au contraire « la productivité même ou la liberté humaine », c'est-à-dire la capacité des hommes à inaugurer de l'intérieur même du monde dans lequel ils

⁴⁰ M. Merleau-Ponty, « Un inédit de Maurice Merleau-Ponty » (texte remis à Martial Guérout, rapporteur de sa candidature au Collège de France, vraisemblablement fin 1951 – l'élection eut lieu en février 1952), et publié de manière posthume, avec une note introductive de Guérout, dans la *Revue de métaphysique et de morale*, n° 4, octobre 1962, p. 401-409. Désormais repris dans M. Merleau-Ponty, *Parcours deux*, op. cit., p. 36-48. La citation est aux p. 40-41 (nous soulignons).

sont « plantés ». Les hommes sont à la fois déterminés et déterminants, en situation et créateurs, gestionnaires de l'existant et producteurs.

Quand Merleau-Ponty parle d'un « nouveau langage », il parle en réalité de cela : de la possibilité d'inaugurer au sein de ce qui est déjà là, d'instituer là où déjà des institutions se donnent ; de la possibilité, aussi, que cette inauguration devienne à son tour institution. Or c'est, précisément, ce qui se passe *aussi* dans l'épaisseur de l'histoire. Perception, expression, histoire : il y a là trois manières tout à la fois d'habiter le monde et de l'instituer, les trois visages d'une même expérience. Cette expérience, c'est celle de la réversibilité, qui est « architectonique du corps », qui est « bâti ontologique », comme le dit Merleau-Ponty dans les toutes dernières pages du *Visible et l'invisible* consacrées à l'entrelacs et au chiasme ; mais qui est aussi, sans doute, expérience d'une puissance que l'on peut lire comme *expérience de et dans l'histoire*.

Les toutes dernières lignes du manuscrit inachevé du *Visible et l'invisible* se terminent par une référence à Husserl et au langage :

En un sens, comme dit Husserl, toute la philosophie consiste à restituer une puissance de signifier, une naissance du sens ou un sens sauvage, une expression de l'expérience par l'expérience, qui éclaire, notamment le domaine spécial du langage. Et en un sens, comme dit Valéry, le langage est tout, puisqu'il n'est la voix de personne, qu'il est la voix même des choses, des ondes et des bois »⁴¹.

Autorisons-nous une dernière fois un jeu de substitution. Si nous remplaçons le mot *langage* par le mot *histoire*, le texte devient en effet :

[...] toute la philosophie consiste à restituer une puissance de signifier, une naissance du sens ou un sens sauvage, une expression de l'expérience par l'expérience, qui éclaire, notamment le domaine spécial de l'histoire. Et en un sens, [...] l'histoire est tout, puisqu'elle n'est la voix de personne, qu'elle est la voix même des choses, des ondes et des bois ».

Nous avons là la formulation de ce « mystère de l'histoire » - l'expression est de Merleau-Ponty - auquel la dernière des « Notes de travail », en mars 1961, donne sa formulation énigmatique et lumineuse : « Matière-ouvrée-hommes = chiasme »⁴².

⁴¹ M. Merleau-Ponty, *Le Visible et l'invisible*, op. cit., p. 201.

⁴² M. Merleau-Ponty, « Notes de travail » du *Visible et l'invisible*, op. cit., p. 322.